

Dans ce dernier cas, si l'on dispose de peu de fourrages et de grains, ou que l'on soit dans la nécessité d'en acheter, il vaut mieux vendre cet animal à n'importe quel prix que d'en tenter l'engraissement.

Quels que soient les animaux que l'on engraisse, il importe de disposer la nourriture qu'on leur consacre, de manière à pouvoir aller toujours de mieux en mieux en quantité et en qualité. A mesure que les organes sont habitués à un genre de nourriture, il faut leur en donner un qui les satisfasse davantage; sans cela on court le risque de voir disparaître l'amélioration qu'on avait obtenue. Au reste, il convient encore de soigner l'animal lorsque son engraissement est avancé, soit afin de prévenir les coups de sang, soit afin de distendre les fibres. Il ne faut pas perdre de vue que la graisse excessive est une sorte de maladie.

Déterminer, d'une manière générale, la quantité de nourriture que doit consommer une bête à l'engrais, serait chose absolument impossible, c'est encore une de ces parties de l'économie qui veulent être éprouvées dans chaque localité, sur chaque race et presque sur chaque individu, au moyen d'expériences possibles, dirigées avec beaucoup de jugement et avec des soins particuliers.

L'on amaigrit des bêtes, même oisives, en les nourrissant avec de la paille. Quelquefois, à l'aide d'un repos parfait, on maintient des bêtes en chair, avec un foin de médiocre qualité. Avec un foin de bonne qualité on commence leur engraissement. Le trèfle, les vesces en vert, les choux l'avancent rapidement; il en est de même des racines jointes au foin. Viennent ensuite les racines cuites et le grain égrugé, ou mieux encore en farine, et toujours associés au foin, pour l'engraissement. Le son n'a de valeur que pour le peu de farine qu'il contient; lui-même est indigestible.

D'après l'expérience des engraisseurs, d'entre les racines que nous cultivons pour la nourriture du bétail, c'est la betterave qui contribue le plus à l'engraissement, lorsqu'on en donne aux bêtes une ration suffisante pour remplacer la moitié du fourrage sec que les bêtes consomment.

Les pommes de terre, les rutabagas, les carottes peuvent servir au même but, quoiqu'elles n'aient pas à un degré aussi éminent la faculté d'engraisser. La pomme de terre en particulier gagne beaucoup à être donnée cuite; par ce moyen elle est en partie débarrassée de son eau de végétation, d'un suc âcre qui donne aux excréments des bêtes qui les consomment une odeur très fétide, et souvent aux bêtes elles-mêmes un léger relâchement. La carotte a plutôt le mérite de contribuer à la santé des animaux qui la consomment, quo celui d'accélérer leur engraissement. On doit donner la carotte aux chevaux, pour lesquels elle peut fort bien remplacer l'avoine.

Nous ne pouvons trop répéter que, pour les bêtes à cornes qui sont à l'engrais, il faut mettre beaucoup d'importance à ce que la nourriture soit donnée avec la plus extrême régularité et toujours en ration telle que les bêtes en aient assez, mais rien que ce qu'elles peuvent consommer sans interruption. Les aliments qui séjournent dans le râtelier ou la crèche des animaux, ne leur sont pas seulement inutiles, mais nous dirons même nuisibles, parce qu'ils leur donnent du dégoût et dérangent leur appétit, en contractant dans ce séjour un goût et une odeur nauséabonde.

On recommande aussi de tenir les bêtes à l'engrais dans un état de calme complet, éloignées du grand bruit et de tout ce qui pourrait leur causer de l'inquiétude, par conséquent aussi de leur donner leur repas avec la plus extrême régularité, et de ne les molester en aucune manière; on veut même qu'on leur procure que peu de lumière. La propreté et une litière sont très essentielles pour compléter cet état de bien-être qui accélère l'engraissement.

Le jardinage et la culture des fruits sur les côtes du Labrador.

Dans le numéro de la *Gazette des Campagnes* du 20 septembre dernier, sous le titre "Les missions du Labrador," nos lecteurs apprenaient que Mgr Bossé avait tenté avec succès la culture des légumes et des fruits, jusque là inconnue dans ce pays lointain. Ces expériences avaient été provoquées par la libéralité des curés de Ste Famille, de l'Isle d'Orléans et St Eugène de l'Islet, de même que par M. Auguste Dupuis qui tout en accomplissant une œuvre méritoire à l'égard des missions du Labrador se procurait l'occasion de démontrer, une fois de plus, que la culture des fruits est possible, même dans des contrées réputées infertiles. En effet, la terre, cette bonne mère nourricière, ne sait jamais rien refuser au génie et à l'activité de l'homme, même les fruits les plus succulents, lorsqu'on lui en confie le germe et lorsqu'on sait lui donner les moyens de se développer, par des soins intelligents et des engrais appropriés. Le but de notre entreprenant pépiniériste, qui est d'introduire la culture des fruits dans tout notre vaste pays, a été atteint; il y a eu un commencement de succès à la Pointe aux Esquimaux, et il veut que cette expérience se poursuive en envoyant, cet automne, de nouveaux plants à Mgr Bossé qui s'est montré aussi habile jardinier de la terre qu'il l'est à la vigne du Seigneur. Nos félicitations à M. Dupuis pour sa propagande en faveur de la culture des fruits; nos vœux de succès à Mgr Bossé, pour qu'il puisse constamment avoir sur sa table des légumes de toutes sortes et des fruits savoureux, lui qui, au début de ses missions pouvait à peine se procurer des pommes de terre que l'on priait alors au prix de l'or, à tel point que les bonnes Sœurs de la charité qui venaient d'y établir un couvent, étaient obligées de se rationner quant à la consommation de ce précieux légume!

Nous empruntons à une lettre de Mgr Bossé, du 2 octobre courant, à l'adresse de M. Auguste Dupuis, les détails suivants sur sa première tentative de la culture des fruits, à la Pointe aux Esquimaux, qui intéresseront sans doute nos lecteurs; puissent-ils même porter nos horticulteurs à faire, eux aussi, l'envoi de plants et arbustes, etc., le printemps prochain, au vénérable préfet apostolique, Mgr Bossé, qui saura où les placer pour en propager la culture dans son vaste territoire.

Voici un extrait de cette lettre adressée à M. Dupuis, et que celui-ci vient de nous communiquer:

.... C'est mon devoir de vous rendre compte des envois que vous m'avez faits ce printemps.

Le grand pommier de 8 pieds de haut, planté le 1er juin a parfaitement repris; tout était vert en lui, jusqu'au bout des plus petites branches, mais pas de feuilles. Les autres plants: pruniers, gadeliers, groseillers, lilas envoyés, ont tous repris et